



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Traversée de la Manche en canoë canadien 16-18 septembre 1941

Au moment de la déclaration de guerre en septembre 1939 - j'ai alors 15 ans je me trouve avec ma famille en vacances à Fort-Mahon-plage, une petite station balnéaire située à une dizaine de kilomètres au nord de l'embouchure de la Somme.

Mon père, ingénieur civil de l'aéronautique, travaille pour le compte de l'O.N.E.R.A..

Comme sa présence à Paris n'est pas nécessaire, il décide, suivant en cela les conseils du Gouvernement de rester à Fort-Mahon. Un certain nombre d'estivants ayant fait de même, l'université de Lille y ouvre, pour la rentrée d'Octobre, un cours secondaire.

J'y fais la connaissance de Pierre Lavoix, fils d'un avoué près la Cour d'Appel de Douai, qui prépare comme moi la première partie du baccalauréat et dont le frère Jean-Paul se trouve en quatrième avec le mien, Guy.

Au moment de la débâcle, en mai 1940, les Lavoix récupèrent un canoë canadien, en fort bon état, rejeté par la mer.

Le cours secondaire ayant fermé en juillet 1940, juste après les examens, je prépare math. Elem. sous la direction de mon père, les Lavoix prenant de leur côté des leçons particulières.

De temps en temps, nous nous retrouvons pour faire du canoë ; les Allemands ne s'y opposent d'ailleurs pas.

A la fin de juillet 1941, je rencontre un garçon de 16 ans venu de Saint-Denis, où son père est directeur d'école, dans l'espoir de trouver à Fort-Mahon une organisation clandestine de passage en Angleterre dont il a entendu parler mais qui en fait n'existe pas.

Nullement découragé, il envisage alors de faire la traversée en canoë canadien.

Pour cela, il achète à un pêcheur un canoë que celui-ci a trouvé échoué sur la côte.

Comme ce bateau est très endommagé, il l'amène chez mes amis Lavoix où nous entreprenons de le réparer.

Lefebvre a trouvé un équipier pour faire la traversée, mais lorsque tout est prêt, celui-ci renonce. Mon frère qui pourtant n'a que 15 ans et demi se propose de le remplacer. Informé de son projet, il me vient à l'idée que, si les Lavoix décidaient également de gagner l'Angleterre, nous pourrions effectuer la traversée avec les deux canoës ce qui réduirait sensiblement les risques, une embarcation pouvant toujours aider l'autre. Je prends donc contact avec eux : ils me donnent sans tarder leur accord.

Nous rassemblons le matériel nécessaire : des pagaies simples, des sièges, une toute petite voile taillée dans un rideau, deux casseroles pour écoper, une chambre à air d'auto car trois d'entre nous ne savent pas ou peu nager, deux boussoles, une lampe de poche, un réveil, un drapeau français, un fusil de guerre et 40 cartouches que Lefebvre tient à avoir pour le cas où nous rencontrerions une patrouille allemande.

Comme vivres, nous disposons de sucre prélevé sur nos maigres rations, de 10 Kg de pain, de quelques biscuits de soldat, d'un peu de rillettes et de 14 litres d'eau. Nous décidons d'emporter en outre quelques objets personnels, dont certains des plus inattendus : c'est ainsi que mon frère emmène une bible et moi, mes livres de math. elem.

Le mauvais temps retarde notre départ. Finalement, dans l'après-midi du 16 septembre, l'état de la mer s'améliore très nettement et le vent tourne à l'est. Le départ tant attendu est fixé pour le soir même.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

A 20 heures 30, nous quittons notre villa en compagnie de Lefebvre qui y a vécu avec nous, pendant près d'un mois, à l'insu de notre père que nous avons préféré ne pas tenir au courant de nos projets et nous nous rendons à travers dunes jusqu'à une maison inoccupée située en bordure de mer, juste à côté de celle des Lavoix.

Nous attendons l'heure convenue et, vers 21 heures, peu après le passage de la patrouille allemande, nous retrouvons nos camarades dont les parents ne sont pas non plus prévenus dans la cour de leur villa. Il fait alors nuit noire, car le soleil s'est couché depuis 19 heures et la lune ne doit se lever qu'à une heure trois.

Nous mettons rapidement tout notre matériel dans le canoë des Lavoix et, sans bruit, nous gagnons la mer où se trouve déjà l'autre canoë que nous avons laissé à la limite de la marée haute et à proximité duquel mon frère et Lefebvre ont caché, dans le sable les bidons d'eau potable.

Le matériel est rapidement réparti entre les deux bateaux qui sont aussitôt mis à l'eau. Nous embarquons. Je prends place dans celui de tête avec les Lavoix, mon frère et Lefebvre suivent à peu de distance. Quelle n'est pas alors notre surprise de constater que la mer est très phosphorescente: à chaque coup de pagaie, les remous de l'eau donnent une lueur verte ; quant au sillage des canoës, il est lumineux sur une vingtaine de mètres. Nous risquons fort d'être repérés. Que faire ? Nous nous consultons rapidement: notre décision est prise : nous continuons. Heureusement, aucun projecteur ne s'allume. Les postes de guet allemands, pourtant très nombreux sur la Côte ne s'aperçoivent de rien et, bientôt, nous sortons de la zone phosphorescente.

Nous pagayons avec ardeur afin de nous éloigner le plus rapidement possible de la Côte, aidés d'ailleurs par la marée descendante. Après avoir fait route plein ouest pendant près d'une heure, nous prenons la direction que j'ai calculée. De temps en temps, en me cachant sous mon imperméable afin que la lumière de la lampe de poche ne soit pas remarquée, je jette un coup d'oeil sur la boussole.

La nuit est si noire qu'à un moment donné nous ne voyons plus le canoë de Lefebvre. Nous nous appelons et nous réussissons à nous retrouver. Afin d'éviter de nous perdre à nouveau, nous relient les deux embarcations par une cordelette que nous avons emportée à tout hasard.

Plus nous gagnons le large, plus la mer se creuse. A l'aide des casseroles, Pierre et Reynold qui se trouvent à l'arrière vident l'eau que nous embarquons car les canoës ne sont pas pontés et leur bord ne dépasse le niveau de l'eau que de dix centimètres environ.

Au bout d'un moment, à force de regarder l'eau qui va et vient dans le fond du canoë, Pierre a le mal de mer. Puis vient le tour de mon frère.

Quant à Jean-Paul, sa position à l'avant est assez inconfortable et il doit se reposer quelque temps.

Reynolds et moi assurons alors de notre mieux la marche des embarcations que la petite voile de notre fabrication m'aide à maintenir dans la bonne direction.

Bientôt nos équipiers se remettent et nous reprenons notre allure normale. Nous commençons à nous habituer à naviguer avec des lames de côté sans trop embarquer d'eau. Mais tout à coup, nous sommes pris dans le faisceau du projecteur d'une vedette qui avance dans notre direction. Nous ne pouvons rien faire d'autre que laisser tomber la voile et nous baisser afin de faire corps avec les canoës.

Heureusement, la vedette vire de bord avant de nous avoir atteints, et c'est de nouveau l'obscurité la plus complète.

Un peu plus tard, nous apercevons une seconde vedette qui passe entre la Côte et nous. Puis, la lune se lève et la nuit s'achève sans autre incident.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Au petit jour, nous voyons encore les falaises blanches de la Côte française ; à 7 heures du matin, celle-ci disparaît à l'horizon. Pendant plusieurs heures, nous ne voyons rien d'autre que la mer. Deux avions allemands nous survolent sans nous remarquer.

A plusieurs reprises mes camarades m'interrogent sur l'exactitude de mes calculs. Je leur donne tous apaisements, bien que je ne sois pas tellement sûr qu'ils n'aient pas été faussés, en pratique, par des éléments dont je n'aurai pas tenu compte, tels les courants marins.

Il semble qu'il n'en est rien, car vers midi Jean-Paul aperçoit la terre. La confiance renaît : en outre, nous allons enfin pouvoir nous passer de la boussole et naviguer à vue.

De temps en temps, nous croquons un biscuit de soldat, mais nous n'avons pas soif. Dans l'après-midi, nous sommes survolés par 4 spitfires.

Nous apercevons également, non loin de nous deux vedettes anglaises qui passent sans nous remarquer malgré nos signaux réitérés ; grande est notre déception de ne pas avoir été recueillis par elles car cela aurait mis un terme à une traversée déjà assez longue.

Il nous faut donc gagner le rivage par nos propres moyens. Nous redoublons d'efforts et nous arrivons à nous rapprocher suffisamment de la côte anglaise pour distinguer les villas situées en bordure de mer.

Malheureusement vers 16 heures, le vent se met à souffler, la mer se creuse et les vagues déferlent ; nous dérivons vers l'ouest.

Afin de nous alléger, nous jetons à l'eau le fusil et les cartouches, le pain et l'eau. En dépit de nos efforts nous ne pouvons pas vaincre le courant. Devant l'impossibilité de gagner le Dungerness où nous comptions aborder, il ne nous reste plus qu'à essayer d'atteindre une pointe de falaises blanches que nous apercevons sur notre gauche dans le lointain, Beachy Head, aidés cette fois par le courant.

Nous sommes assez découragés à l'idée de passer une nouvelle nuit en mer. Le soir tombe ; l'état de la mer s'améliore. Pour nous reposer, nous nous replions sur nous mêmes, la tête entre les genoux, afin de ne pas déséquilibrer les canoës. Pendant ce temps, l'un de nous veille. Parfois des projecteurs de la D.C.A. côtière s'allument, puis tout retombe dans l'obscurité. La nuit se passe sans incident. Il y a bien quelques rouleaux mais la mer est d'huile.

Après un peu de repos, nous nous remettons à pagayer lorsque la lune se lève.

Enfin, vers 4 heures du matin, nous apercevons tout à coup la masse sombre d'une falaise se détacher dans la nuit.

Pour éviter que le courant ne nous entraîne au-delà de cette pointe, nous modifions sensiblement notre direction et nous pagayons de toutes nos forces.

Peu de temps après, nous entendons des récifs submergés racler la coque des canoës. Aussi, contournons-nous avec beaucoup de précautions une barrière de rochers et, finalement, nous abordons au terme d'une traversée d'environ 130 kilomètres.

Au début, nous ne pouvons pas nous tenir debout car nous sommes ankylosés d'être restés 30 heures les jambes croisées. Il nous faut donc marcher à quatre pattes pendant quelques instants.

Une fois l'usage de nos jambes retrouvé, nous tirons nos canoës au pied de la falaise afin qu'ils ne soient pas emportés par la marée montante.

Comme je ne sais pas exactement où nous sommes, nous décidons de rester là jusqu'au lever du jour. Après nous être restaurés avec les quelques biscuits qui nous restent et les rillettes et nous être désaltérés à un filet d'eau qui tombe de la falaise, nous nous endormons sur les galets



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

En nous réveillant vers 8 heures du matin, nous constatons que nous ne sommes pas loin d'une station balnéaire, Eastbourne. L'un des canoës que nous n'avions pas remonté suffisamment a été atteint par la mer et jeté par les vagues contre les galets, s'est percé.

Aussi, Jean-Paul, mon frère et moi nous y rendons-nous en longeant la côte ; Quant à Pierre et Reynold, ils utilisent le canoë resté intact.

Les premières personnes que nous rencontrons sont des ouvriers d'une carrière de galets. Malheureusement, nous ne parlons pas anglais. Ils nous font signe de les suivre, nous conduisent dans un hangar où ils nous installent à côté d'un poêle et nous donnent des sandwiches, cependant que Pierre et Reynold continuent à naviguer vers la ville.

Quelques instants après, une voiture de police vient nous chercher. Nous nous arrêtons sur la promenade pour prendre nos deux camarades qui arrivent trempés, car au moment d'aborder, une forte vague a renversé leur canoë. Une fois au poste de police, nous prenons une douche et, après avoir reçu des vêtements et pris une collation, nous sommes interrogés par un interprète.

Le lendemain, 19 Septembre nous sommes dirigés sur le centre d'immigration installé à Patriotic School dans la banlieue de Londres où nous sommes interrogés très longtemps par des agents du contre espionnage britannique.

Le 21, une voiture militaire française vient nous chercher pour nous conduire à Carlton Garden où le Général De Gaulle nous reçoit. Il s'entretient avec nous de notre évasion, de nos familles et de nos projets ; Il nous signale qu'une haute personnalité anglaise a manifesté le désir de nous voir.

Quelques peu intrigués, nous regagnons Patriotic School que nous quittons définitivement le lendemain après-midi pour être présentés à Mr. et à Mrs. Churchill qui nous offrent le champagne dans les jardins du 10 Downing Street en présence de personnalités et de nombreux représentants de la presse et du cinéma.

Tous les journaux du soir et ceux du lendemain matin relatent notre équipée ainsi que cette réception et en publient une photo. La semaine suivante c'est le tour des revues. Tous mettent l'accent sur notre jeune âge. En effet, Pierre a 19 ans, Son frère Jean-Paul 17 ans, Reynold a 16 ans, mon frère 15 ans et moi 17 ans.

La bande tournée lors de la réception passe la semaine suivante dans les actualités. Elle constituera par la suite une séquence du film "La Grande Epreuve" sorti en 1946, qui retrace le rôle joué par la France dans la seconde guerre mondiale, et sera utilisée à plusieurs reprises à partir de 1958 par la télévision française.

Peu après, nous exposons notre traversée à la B.B.C. au cours d'une conversation de dix minutes avec Jean Oberlé dont l'enregistrement est diffusé un certain nombre de fois au cours de l'émission "Les Français parlent aux Français".



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

De nombreux ouvrages écrits à l'occasion de la seconde guerre mondiale relatent également notre odyssée.

Pour le 20ème anniversaire de l'appel du 18 juin, Henri Sadorge, de la Radio Télévision Française réunit à Fort-Mahon et interviewe sur les lieux mêmes de leur départ, le 18 juin 1960, à 12 heures 30, les quatre survivants de la traversée; Reynold Lefebvre ayant été tué en Alsace dans les rangs de la 1^{ère} D.F.L. au mois de janvier 1945. Cet entretien passe en direct sur France II au cours de l'émission "Midi Actualités".

Enfin, le 28 août 1960, une stèle destinée à rappeler notre évasion et portant cette inscription :

<p>"Traversée héroïque de la Manche par cinq enfants de Fort-Mahon - 16 septembre 1941 - En hommage à Reynold Lefebvre et à ses quatre compagnons",</p>

est inaugurée à Fort-Mahon-Plage par le Préfet de la Somme en présence de parlementaires et de personnalités du département.

Récit écrit par Guy Richard et paru dans le bulletin municipal n° 2 de Fort-Mahon (décembre 1978).